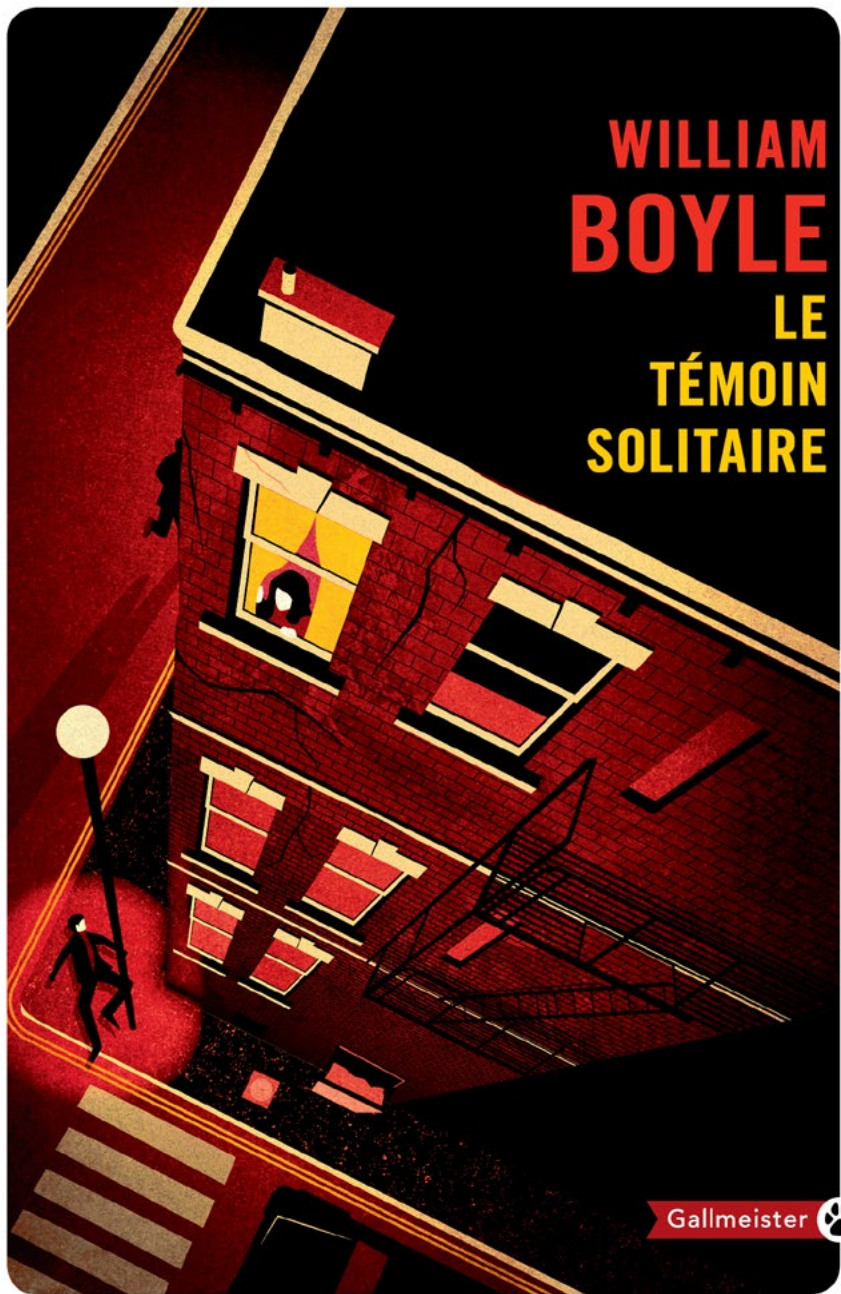


**WILLIAM
BOYLE**
**LE
TÉMOIN
SOLITAIRE**



Gallmeister



DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Tout est brisé, Gallmeister, 2017 ; totem n°113

William Boyle

LE TÉMOIN
SOLITAIRE

Roman

Traduit de l'américain
par Simon Baril

TOTEM n° 139

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original: *The Lonely Witness*

Copyright © 2018 by William Boyle

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2018, pour la traduction française

© Éditions Gallmeister, 2019, pour la présente édition

epdf ISBN 978-2-404-00660-4

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Mathieu Persan

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

*Pour Katie Farrell Boyle
C'est une vie merveilleuse que tu donnes*

La vie est une suite d'obsessions dont on doit se débarrasser. L'amour, la mort, la sainteté et Dieu ne sont-ils pas des obsessions interchangeables et anecdotiques ?

E.M. CIORAN
Des Larmes et des Saints

Je ne sais pas quels accords jouer. Ils n'arrêtent pas de changer.

NICK CAVE
*One More Time with Feeling**

Dans le coin, le problème n'est pas de découvrir la vérité, mais de décider avec quel mensonge on vit le mieux.

FLANNERY O'CONNOR
The Habit of Being: Letters

* Documentaire réalisé par Andrew Dominik en 2016. (Toutes les notes sont du traducteur.)

1

DÈS que Mme Epifanio ouvre la porte, Amy sent que ça ne va pas. Quelques mois plus tôt, quand elle a commencé ses visites, monsignor Ricciardi l'a prévenue que Mme Epifanio était sujette à des accès de démente et que, certains jours, elle ne saurait probablement plus bien où elle se trouvait, en quelle année on était et qui était mort ou vivant. Mais Amy n'a vu ce côté-là de Mme Epifanio qu'une ou deux fois. En général, le matin, elle est d'excellente humeur, d'une grande vivacité pour une dame de quatre-vingt-dix ans, malgré ses épaules voûtées, ses cheveux roses ébouriffés et constellés d'épingles à cheveux, ses lunettes réparées avec du Scotch qui lui pendent autour du cou.

Mais aujourd'hui elle est en robe de chambre, ce qui n'est pas normal. Amy sait qu'elle aime mettre de beaux vêtements pour la communion – d'habitude, elle porte un chemisier à fleurs et un pantalon habillé. Ses yeux tremblent presque, elle semble être au bord des larmes, même si on a parfois du mal à dire avec les personnes âgées. Par-dessus l'épaule d'Amy, elle balaye la rue du regard.

— Ça va, madame Epifanio? demande Amy.

— Pas du tout.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Vous connaissez Diane, la dame de l'église qui vient me tenir compagnie quatre fois par semaine?

— Un peu.

— Depuis deux jours, c'est son fils qui vient à sa place. Vincent. Un type vraiment louche. Pendant que j'étais assise

dans la cuisine, en train de faire une partie de solitaire et de picorer dans le plateau-repas qu'on m'avait livré, il est parti fouiller ma chambre. "Je vais appeler la police!" je lui ai crié. "Vous inquiétez pas, m'dame Epifanio", qu'il me répond. Comme si on était de vieux amis. "Je fais un peu de ménage."

— Vous êtes sûre? demande Amy.

— Évidemment que j'en suis sûre.

— Peut-être que vous l'avez imaginé.

— Je ne crois pas, non.

— Qu'est-ce qu'elle en dit, Diane?

— Je n'ai pas pu la joindre. Il prétend qu'elle a la grippe.

— Vers quelle heure arrive-t-elle, en général?

— Dix heures.

— Et vous avez peur que ce soit encore lui qui vienne?

— Oui.

— Bon, et si je restais avec vous pour qu'on tire ça au clair?

— Oh, ce serait formidable, dit Mme Epifanio, visiblement soulagée. Merci, ma chérie.

Amy tapote son sac.

— J'ai apporté de quoi vous donner la communion.

— Entrez, entrez, dit Mme Epifanio, avant de pointer vers le fond de l'étroit couloir, où une porte mène à sa petite cuisine.

Amy franchit le seuil de la maison.

— Vous savez, reprend Mme Epifanio, il y a quelques minutes à peine j'étais au téléphone avec Rob, mon petit-fils, et je lui parlais de vous.

— Le fils d'Elaine?

— Absolument. Elaine et Rob habitent à Metuchen. Ils doivent me rendre visite dimanche, mais bon, on verra. "Amy Falconetti", je lui ai dit. "Une fille qui a grandi à Flushing. C'est elle qui m'apporte la communion. Elle est tellement gentille. Et jolie. Brune. Tatouée, comme toi!"

— Ça fait plaisir à entendre.

Comment est-il possible que Mme Epifanio soit au courant pour ses tatouages? Ils se trouvent tous dans son dos et

sur ses cuisses. Des traces de son ancienne vie. Les nouvelles vont vite, apparemment. Quelqu'un l'aura vue en été, vêtue d'un débardeur et d'un short, et l'info a circulé. Peu importe, Amy n'a pas honte de ses tatouages, elle n'éprouve aucun regret. En revanche, elle a l'impression qu'ils appartiennent à quelqu'un d'autre. De la même manière, elle est encore étonnée d'être brune. Ça fait plusieurs années qu'elle teint ses cheveux blonds en noir d'encre, et elle ne s'y est jamais totalement habituée. Il lui arrive de se regarder dans le miroir et de ne pas se reconnaître. Mais, à l'époque, ce changement lui avait paru nécessaire.

— C'est la vérité, tout simplement. Celle qui m'apportait la communion avant vous, Immacula, si vous l'aviez vue... (Mme Epifanio tend les bras à la façon d'un zombie.) On aurait cru une morte vivante. Ça l'aurait tuée, de montrer un peu d'enthousiasme? Je sais qu'apporter la communion à une vieille dame coincée chez elle n'a rien de palpitant, mais je pense qu'il faut effectuer cette tâche avec grâce. Et c'est votre cas.

— Merci, madame Epifanio. Je fais ce que je peux. Et je suis toujours contente de vous voir.

— Je suis quand même mieux que les autres, pas vrai?

— Quels autres?

— Les autres vieilles peaux auxquelles vous rendez visite.

— Vous êtes incroyable, s'esclaffe Amy.

Les voilà dans la cuisine: Mme Epifanio s'assoit dans un fauteuil rembourré, Amy sur une chaise en face d'elle. La table est jonchée de jeux à gratter, de bulletins paroissiaux qu'elle a apportés à Mme Epifanio au cours des derniers mois, de mots croisés, d'ordonnances, de prospectus et de boîtes à pilules. Comme toujours, Amy lance un regard vers la photo sur le mur: M. Epifanio, jeune, se tenant dans un tunnel de métro, une écritoire à pince à la main. Amy ne sait pas exactement quel métier il exerçait – ce n'est pas facile d'obtenir des réponses claires de Mme Epifanio –, mais a priori il travaillait pour la MTA, le réseau de transports en commun de la ville

de New York. Il est mort en 1986, juste après que les Mets ont remporté les World Series, une victoire qu’Amy n’oubliera jamais parce qu’elle était en CP et que le Queens était en fête. Et dire que ça remonte à plus de trente ans! C’est fou comme le temps passe vite...

Mme Epifanio a toujours plein d’histoires à raconter sur son mari. La plupart traitent de ses frasques dans les bars ou des nuits entières qu’il a consacrées à chasser des souris à l’aide d’un pistolet à air comprimé.

— Vous vous en sortez avec tous ces cachets, madame Epifanio? demande Amy.

— Mes cachets, soupire Mme Epifanio. Je ne sais plus trop où j’en suis. Un jour c’est telle partie de mon corps qui va mal, le lendemain c’est telle autre.

— L’infirmière passe toujours vous voir?

Mme Epifanio hoche la tête, puis regarde la table.

— Elle passe, oui. J’ai du mal à la comprendre avec son accent russe.

Amy en profite pour faire la transition avec l’eucharistie qu’elle doit donner à Mme Epifanio. Elle est censée attendre que le paroissien ait reçu sa sainte communion avant de bavarder, mais c’est une règle difficile à respecter, surtout avec Mme Epifanio, qui a terriblement besoin de compagnie. Amy a recours à la version express du rite, celle qu’elle utilise avec toutes les veuves esseulées. Elle sort de son sac la bible, la croix, le cierge et la serviette blanche. Puis elles se mettent à réciter leurs prières.

La tenue révérencieuse d’Amy – pantalon bleu et chemisier blanc – est à des années-lumière de celles qu’elle portait jadis. Pendant des années, elle s’est imposé un code vestimentaire très strict: coupe de cheveux rockabilly – avec ou sans bandana –, jupe crayon ou swing, pantalon trois quarts ou swing, chemises à manches courtes, pulls vintage, sarongs, dos-nu. Tout ça en rouge, blanc, noir ou bleu marine, à pois, à rayures, à motif vichy ou léopard. Autres motifs acceptables: cerises, têtes de mort, ancrs, fers à cheval, dés, nœuds papillons, pin-up. Aux

pieds, des mocassins ou des escarpins. On aurait dit qu'elle s'habillait toujours pour aller à un concert de Social Distortion ou faire de la figuration dans un film de John Waters.

Les souvenirs de sa vie passée – ou plutôt de *ses* vies passées – ne lui reviennent plus que par bribes, un méli-mélo brumeux de bars, de musique, de tatouages, de drogues, d'alcool et de femmes. La très mauvaise tournure prise par sa relation avec sa petite amie Merrill, une punkette trash galeuse affublée d'un méchant clébard qu'elle tenait avec une corde usée. Sa rencontre avec Alessandra au Seven Bar, où Amy a travaillé pendant des années, puis son arrivée ici, à Gravesend, un quartier de Brooklyn où elles ont emménagé ensemble. C'était il y a cinq ans. Alessandra détestait ce quartier et avait passé sa vie à essayer de s'enfuir et de ne pas revenir, pourtant elle se sentait coupable d'être partie à Los Angeles après le lycée. S'efforçant de faire décoller sa carrière d'actrice, elle n'avait pas été présente lors de la maladie de sa mère, ni à sa mort, après quoi elle avait décidé de se réinstaller ici pour s'occuper de son père. Comme toujours ou presque avec Alessandra, cette décision correspondait davantage à l'image qu'elle voulait se donner d'elle-même qu'à la personne qu'elle était vraiment.

Pendant un moment, elles ont été heureuses. Amy prenait le métro pour se rendre à Manhattan et préparer des cocktails au Seven Bar, tandis qu'Alessandra passait du temps avec son père et jouait les figurantes dans quelques films ici ou là. Quand le père d'Alessandra est mort subitement d'une embolie pulmonaire, elle a quitté Amy, annonçant sans guère de préavis qu'elle repartait à Los Angeles. Amy a alors sombré dans une profonde dépression. Elle a songé à courir après Alessandra, mais n'en a finalement rien fait. Elle a vendu sa collection de disques afin de se constituer une petite réserve d'argent, a démissionné du Seven Bar et s'est mise à prendre ses repas au Liu's Shanghai sur Bath Avenue, son restaurant chinois préféré, où elle mangeait toute seule et pour pas cher. Elle est restée. Rester quand les autres partent, c'était l'histoire de sa vie.

Un jour, se croyant suivie par un homme après être descendue du métro à Bay Parkway, elle est entrée dans St Mary's. Aussitôt, des souvenirs de l'église de son enfance dans le Queens sont remontés à la surface. À St Mary's, l'organiste était en train de répéter. Elle était belle, ukrainienne, se prénommaït Kattrya. Amy s'est sentie en sécurité. Pour la première fois depuis la mort de sa mère, quand elle était au collège, elle s'est remise à aller à la messe toutes les semaines.

Elle appréciait le pape François. À ses yeux, il incarnait tout ce qu'il y avait de bien dans le catholicisme. Alors elle a décidé de se rendre utile, elle aussi. D'aider les gens. Elle avait suffisamment passé de temps à n'aider personne. Elle est devenue ministre extraordinaire de l'eucharistie, apportant la communion à des personnes âgées du quartier, surtout des vieilles dames telles que Mme Epifanio. Elle aimait écouter leurs histoires et les faire sourire. C'était agréable d'être vue comme quelqu'un d'aussi jeune, alors qu'elle avait franchi le cap de la trentaine depuis plusieurs années déjà et commençait à se sentir vieille.

Après avoir reçu la communion, Mme Epifanio ferme les yeux et prie en silence. Elle se signe, puis prend un cure-dent et déluge un bout d'hostie.

— Je peux vous offrir quelque chose ? demande Mme Epifanio une fois qu'elles en ont terminé avec le rite. Du café ? J'ai de délicieux biscuits aux graines de sésame. Des petits pains très bons, aussi, et au moins une centaine de briques de jus d'orange qu'on me livre avec mes repas. Vous aimez le jus d'orange ? Prenez-en quelques-unes. Prenez-les toutes, moi je n'en bois pas.

— Ça ira, merci, dit Amy en lançant un regard vers l'horloge.

Dix heures moins dix. Diane – ou son fils – ne devrait plus tarder. Amy se demande si Mme Epifanio n'a pas imaginé toute cette histoire. Elle s'attend à voir arriver Diane et à apprendre de sa bouche, quand elle l'aura interrogée, qu'il n'y a pas de Vincent, que ce Vincent n'a jamais existé.

— Je n'ai rien imaginé, rétorque Mme Epifanio comme si elle avait lu dans ses pensées.

— Je vous crois, dit Amy.

— Quel dommage que ce Vincent soit un type aussi louche ! Il a votre âge.

Pourquoi ces vieilles dames éprouvent-elles le besoin de la caser avec leurs petits-fils, leurs neveux, leurs voisins, tous les types qui leur passent par la tête. Amy les décourage systématiquement. Dans la plupart des cas, il ne lui vient même pas à l'esprit de leur dire la vérité. Comment voulez-vous expliquer ça à une dame de quatre-vingt-dix ans qui, toute sa vie durant, a vu les choses sous un certain angle ?

— Ça n'a pas l'air d'être trop mon genre, dit-elle.

— Il a des yeux de fouine.

— Qui sait, Mme Epifanio, peut-être que ce n'était qu'un cauchemar ?

— Vous verrez.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre. Et, en effet, elle voit. L'homme qu'elle imagine être Vincent entre. Il a la clé. Il a bien cinq ans de moins qu'elle, peut-être même pas encore trente ans. Des yeux sombres, dérangeants, et des cheveux bruns assortis. Avec son trench-coat noir, il fait penser à un des jeunes tueurs de Columbine. Il est maigre. Il a un sourire dégoûtant.

— Qui t'es, toi ? demande-t-il en entrant dans la cuisine et en s'asseyant en face d'elle à la table.

— Vous voyez ? s'exclame Mme Epifanio. Qu'est-ce que je vous avais dit ?

— Comment ça se fait que tu aies une clé ? demande Amy à Vincent.

— C'est celle de ma mère. Elle est malade, elle a la grippe. Elle m'a demandé de tenir compagnie à Mme Epifanio. (Vincent agite la main devant la vieille dame comme si c'était une aveugle ou un bébé.) Comment ça va, aujourd'hui, madame Epifanio ? demande-t-il en élevant la voix. Vous vous souvenez de moi ? Vincent, depuis deux jours c'est moi qui viens vous voir.

— Va te faire cuire un œuf, lance Mme Epifanio.

— Elle ne m'apprécie pas beaucoup, déclare-t-il à Amy.

— Elle dit qu'elle a essayé d'appeler ta mère et n'arrive pas à la joindre.

— Ma mère n'est pas en état de se lever de son lit. Ça te dérangerait de me dire qui tu es?

— C'est l'église qui m'envoie. J'apporte la communion à Mme Epifanio.

— OK, ben on est bons, alors. À moins que t'aies aussi une petite hostie pour moi. Je crois que j'étais le seul qui adorait leur goût, quand j'étais gosse. Le même que quand on lèche l'aisselle d'une bonne sœur. Hé, t'es pas bonne sœur, par hasard?

— Non.

— Y me suffirait de te lécher l'aisselle pour savoir si tu mens.

Ce sourire. Ces dents jaunes. Cette haleine nauséabonde qu'elle peut sentir d'où elle se trouve.

— Ça va pas de dire des choses comme ça? s'indigne Mme Epifanio.

— Mme Epifanio n'a pas besoin de toi aujourd'hui, dit Amy. C'est moi qui vais lui tenir compagnie jusqu'à ce que ta mère aille mieux. (Il se frotte les mains, ne répond rien.) Au fait, tu es allé dans sa chambre?

Il pousse un soupir, comme si cet interrogatoire le fatiguait.

— Ma mère m'a demandé de faire un brin de ménage.

— Ça n'a pas plu à Mme Epifanio.

— Écoute, ma grande, dit Vincent en se levant, j'ai pas que ça à foutre. Je suis venu pour rendre service à ma mère, c'est tout. Vous voulez pas de moi ici, parfait, je me casse.

— Laisse la clé.

— Pas question. C'est celle de ma mère.

— C'est la maison de Mme Epifanio.

— Je laisserai pas la clé. (Vincent commence à s'éloigner dans le couloir, puis s'arrête et se retourne vers elles.) Putain, je vois vraiment pas quel est le problème! J'essaie de faire une bonne action et on me traite comme un voleur. Diane va pas être contente du tout.

Il sort en laissant la porte d'entrée entrouverte.

Amy se lève et s'empresse d'aller fermer derrière lui.

— Bon sang, dit-elle en revenant s'asseoir à table.

Depuis quelque temps, elle s'efforce de limiter les jurons.

— Je vous avais bien dit que je ne l'avais pas imaginé, lui rappelle Mme Epifanio.

— Peut-être qu'on devrait appeler la police.

— Ils ne feront rien.

— Savoir qu'il a la clé, je n'aime pas ça.

— Moi non plus.

— Je vais rester avec vous encore un moment. On va échauffer un plan. Le numéro de téléphone de Diane, vous l'avez sous la main ? Voyons si on peut la joindre.

Prenant appui sur les bras de son fauteuil, Mme Epifanio se lève, puis se traîne jusqu'au garde-manger qui se trouve de l'autre côté du réfrigérateur. Elle disparaît à l'intérieur avant de ressortir avec un antique carnet d'adresses vert.

— J'ai son numéro quelque part là-dedans.

Elle s'arrête pour ouvrir le réfrigérateur et prendre des petites briques de jus d'orange qu'elle tient serrées contre sa poitrine. Elle pose le carnet d'adresses et les jus sur la table, les pousse sous le nez d'Amy.

— Buvez un jus d'orange, dit Mme Epifanio.

— Ça ira, merci, répond Amy. Mais c'est gentil.

— Allez, prenez-en un.

— Peut-être plus tard.

Amy feuillette le carnet, des pages jaunies couvertes de l'écriture illisible de Mme Epifanio. Beaucoup de noms, d'adresses et de numéros ont été barrés. Il y a un petit tas de cartes de prières au milieu du carnet.

— Quatre-vingt-dix pour cent des gens là-dedans sont probablement morts, dit Mme Epifanio.

— C'est triste, répond Amy.

— Ce qui est triste, c'est de penser que je suis moi-même dans le carnet d'adresses de personnes qui me rayeront quand je claquerai aussi sûrement que je les raye quand ils claquent, dit Mme Epifanio avant de pouffer de rire.

— Quel est le nom de famille de Diane ? demande Amy.

— Qu'est-ce que c'est, déjà ? s'interroge Mme Epifanio en se grattant le menton. Je l'utilise tellement rarement. Grasso ? Non. Ça, c'est Edna, sa voisine... Marchetti. C'est Marchetti. Le même nom que celui de ma cousine Janet.

Et, en effet, Amy trouve le numéro de Diane dans la dernière colonne de la page des *M*. Elle se lève et va le composer sur le téléphone à cadran fixé au mur, laisse sonner dix fois puis raccroche.

— Personne, dit-elle. Pendant une seconde, j'ai pensé que Vincent allait décrocher.

— En tout cas j'apprécie votre compagnie, Amy. Vraiment.

Amy retourne au bout du couloir et jette un œil à travers le rideau de la porte d'entrée. Devant l'immeuble en face, Vincent, vapoteuse à la main, fait les cent pas au milieu d'un nuage de fumée. On dirait qu'il parle tout seul.

Amy regagne la cuisine, décroche le téléphone et compose le numéro du presbytère. Elle explique à Connie Giacchino, la secrétaire, qu'elle ne pourra pas effectuer d'autres visites à domicile aujourd'hui, Mme Epifanio ayant besoin d'elle. Connie répond que monsieur Ricciardi comprendra certainement et qu'Immacula pourra peut-être la remplacer. Amy la remercie et retourne s'asseoir sur sa chaise.

— Je vais sortir les cartes, dit Mme Epifanio. On pourrait jouer au rami 500.

— Bonne idée.

Repensant à Vincent, Amy est encore plus mal à l'aise. Elle se rend compte qu'il lui rappelle quelqu'un. Un jour, quand elle était en seconde et habitait chez ses grands-parents, depuis la fenêtre de sa chambre elle a regardé Bob Tully, leur voisin, étrangler un homme dans l'allée de sa maison, puis traîner le cadavre à l'intérieur de son garage. Le visage de l'homme était rouge, ses yeux complètement exorbités. Elle l'a vu suffoquer. Bob Tully avait des mains monstrueuses, un cou de taureau, une force impressionnante et un look pouilleux. Amy le voyait souvent de sa fenêtre, parce qu'elle commençait tout juste à

fumer en cachette et passait beaucoup de temps penchée au-dessus de l'escalier de secours. Ce jour-là, alors qu'il traînait le corps de l'homme vers son garage, il a levé les yeux et souri à Amy. Ressemblait-il vraiment à Vincent, ou est-ce Amy qui fusionne aujourd'hui leurs deux visages dans sa tête ?

À l'époque, Bob Tully lui paraissait vieux, alors qu'en réalité il ne devait pas avoir plus de vingt-huit ou vingt-neuf ans. Elle n'a pas appelé la police, n'a rien dit non plus à ses grands-parents. Elle a fermé les rideaux et s'est demandé si elle avait vraiment vu ce qu'elle croyait avoir vu. Le lendemain, Bob Tully est sorti au moment où elle partait au lycée. Souriant, épluchant une pomme avec un canif, il lui a dit qu'elle n'avait pas vu ce qu'elle croyait avoir vu, et qu'elle avait intérêt à oublier tout ce qu'elle croyait avoir vu, autrement ça irait très mal, parce que les filles qui parlent trop finissent parfois pendues à la branche d'un arbre. Il lui a montré le couteau. Jamais elle n'oubliera son pouce sur la lame. Après ça, elle a souvent croisé Bob Tully. Debout sur son perron, il la saluait d'un geste de la main. Plus elle se taisait, plus il était gentil avec elle.

Un jour, elle l'a suivi du garage où il travaillait jusqu'à la maison de la femme avec qui il sortait en passant par le bar où il buvait. Elle parcourait les journaux, guettant la mention d'une disparition – un mari, un fils. Rien. Jamais elle n'a appris l'identité de l'homme que Bob Tully avait étranglé. Elle a commencé à penser qu'elle avait imaginé cette scène. Et elle a continué à suivre Bob Tully, tout en se demandant s'il s'en était aperçu. Quoi qu'il en soit, cette activité lui procurait de plus en plus de plaisir. Le lycée catholique l'ennuyait. Les bonnes sœurs l'ennuyaient. Ses grands-parents l'ennuyaient. Fumer l'ennuyait. Surveillait-elle Bob Tully dans l'espoir qu'il commette un autre acte horrible, ou qu'il se fasse appréhender, ou que quelqu'un vienne venger l'homme qu'il avait assassiné ?

Plus tard, Amy avait dix-neuf ans, elle avait terminé le lycée, elle travaillait dans une boulangerie du quartier et réfléchissait au moyen de quitter le Queens quand un Bob

Tully complètement ivre a percuté de plein fouet le camion d'un vendeur de fruits. Elle n'était pas là pour le voir, mais on le lui a raconté. Des bananes et des pommes partout dans la rue, Bob Tully éjecté à travers le pare-brise, écrabouillé sur le trottoir devant un salon de coiffure pour hommes.

Impossible qu'il ait autant ressemblé à Vincent qu'Amy le pensait.

DERNIÈRES PARUTIONS

John Gierach, *Sur la tombe du pêcheur inconnu*
Benjamin Whitmer, *Évasion*
Lea Carpenter, *Onze jours*
S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
Tom Robbins, *Tarte aux pêches tibétaine*
Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
Christa Faust, *L'Ange gardien*
Emily Ruskovich, *Idaho*
Jon Bassoff, *Les Incurables*
Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
Craig Johnson, *Tout autre nom*
Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
Jake Hinkson, *Sans lendemain*
Luke Mogelson, *Ces morts heureux et héroïques*
Jim Lynch, *Face au vent*
Samuel W. Gailey, *Une question de temps*
Trevanian, *L'Été de Katya*
John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
William Boyle, *Tout est brisé*
Wallace Stegner, *L'Envers du temps*
Peter Farris, *Le Diable en personne*
Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
Mike McCrary, *Cobb tourne mal*
Larry McMurtry, *Lune comanche*
James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
Craig Johnson, *La Dent du serpent*
Joe Flanagan, *Un moindre mal*
Jennifer Haigh, *Ce qui gît dans ses entrailles*
Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
James Crumley, *Le Dernier Baiser*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr

CET OUVRAGE A ÉTÉ NUMÉRISÉ PAR
ATLANT'COMMUNICATION
AU BERNARD (VENDÉE).